

Siroe de Hasse à l'opéra royal de Versailles

Versailles, les 26, 28 30 novembre 2014. **Max Emanuel Cencic** chante **Siroé de Hasse** sur la scène et au disque (novembre 2014). Fervent interprète des passions baroques, le contre ténor Max emanuel Cencic offre en première française, la recreation de l'opéra seria Siroe d'un contemporain de Haendel et de Rameau, Hasse... Au moment où Rameau révolutionne de façon scandaleuse la tragédie lyrique française avec son premier opéra : Hippolyte et Aricie (1733), soulignant la spécificité gauloise quand toute l'Europe s'entichait pour l'opéra italien en particulier napolitain, le génial Saxon Hasse assure justement l'essor irréprensible du seria napolitain avec son Siroe que révèle aujourd'hui le contre ténor aux graves agiles, **Max Emanuel Cencic**. Le disque paraît début novembre chez Decca et le chanteur met en scène les représentations de novembre 2014 à l'opéra royal de Versailles. [En LIRE +](#)





L'histoire de Siroé associe un contexte historique et des intrigues amoureuses croisées: en 628, le belliqueux Roi des Perses Cosroé (Chosroès II), en guerre depuis des années, avec l'Empereur Chrétien Héraclius et lui ayant pris l'Egypte, la Syrie et la Palestine, décide de ne pas donner sa succession à son fils aîné Siroé. Celui-ci se révolte devant cette injustice et fait assassiner son père. Siroé devient Roi des Perses en 628. Il écrit aussitôt à Héraclius pour signer la paix, permettant à l'Asie Centrale de vivre une période de splendeur et de sérénité. Tout en brossant le portrait d'un prince éclairé et vertueux, Hasse exploite l'opposition des chrétiens et des perses, exacerbe les rivalités et multiplie les situations conflictuelles, les confrontations tendues et passionnées qu'il traite toujours en privilégiant la virtuosité de ses solistes. C'est aussi une claire illustration selon les principes pronés par Métastase, de la figure du prince providentiel, tout d'abord victime puis peu à peu puissant mais lumineux, c'est à dire civilisateur et pacifique. L'incarnation renouvelée d'un nouvel Alexandre.

Agenda

Versailles, Opéra royal

Les 26, 28 novembre 2014, 20h

Le 30 novembre, 15h

avec

Max Emanuel Cencic, Siroé

Julia Lezhneva, Laodice

Mary-Ellen Nesi, Medarse

Juan Sancho, Cosroe

Laureen Snouffer, Arasse

Dilyara Idrisova, Emira

Armonia Atenea

George Petrou, direction

Max Emanuel Cencic, mise en scène

Durée : 3h30 entracte inclus Tarif : de 35 à 140 €

CD

Hasse : Siroe, Max Emanuel Cencic. Double cd Decca, réf. 478
6768 : parution le 3 novembre 2014

CD. French Trombone Concertos: Tomasi, Burgan, Guillou. Deutsche Radiophilharmonie Saarbrücken Kaiserslautern. Trombone: Fabrice Millischer (1 cd Perc.pro 2013)

CD. French Trombone Concertos:
Tomasi, Burgan, Guillou.
Deutsche Radiophilharmonie
Saarbrücken Kaiserslautern.
Trombone: Fabrice Millischer (1
cd Perc.pro
2013). L'enregistrement est
réalisé en collaboration avec la
Saarländische Rundfunk (SR) et
la Südwest Rundfunk (SWR) – les
2 Radios propriétaires de
l'Orchestre de la Deutsche Radio



Philharmonie Saarbrücken Kaiserslautern, dont l'instrumentiste français Fabrice Millischer a été pendant 5 ans le tromboniste-solo. Le CD regroupe 3 concertos français pour trombone: celui d'Henri Tomasi qui est selon les propos de l'intéressé : « le concerto le plus emblématique que nous ayons dans toute la littérature du trombone jusqu'à maintenant » ; celui de Jean Guillou jamais joué pour des causes diverses ; enfin celui de Patrick Borgan qui « est vraiment mon concerto de A à Z puisque le compositeur et moi-même nous connaissons de longue date et il a écrit un poème symphonique autobiographique autour de ma vie de musicien ». Le Concerto de Tomasi (1957) déploie une sensibilité atmosphérique (vision enchantée du Nocturne, sorte d'étuve méditerranéenne) et une appétence lyrique feutrée pour le caractère chantant du trombone dont le soliste restitue l'envoûtante faconde. Plus intérieur et ouvert sur le mystère, le somptueux poème Lucifer offre une partie d'une incandescente et luminescente intensité au trombone dont le chant irradié est préparé par les cordes solistes (violon puis violoncelle). De toute évidence, l'album séduit déjà pour la sélection des partitions abordées. Une traversée pleine de finesse et de références à son parcours de virtuose accompli.

Crépitements, scintillements du Lucifer de Millischer



Venu à la musique par le piano avant le trombone, **Fabrice Millischer né en 1985** affirme disque après disque un tempérament attachant, non dépourvu d'une certaine audace explicitement assumée dans ses recueils discographiques précédents : « Libretto », « Pérégrinations », « trombone All Styles »... autant d'invitations à goûter le timbre et la ductilité sombre mais expressive du trombone par celui qui en maîtrise aujourd'hui toutes les facettes sonores après avoir aussi été initié au CNSMD de Lyon, à l'art si subtil de la sacqueboute. D'emblée dans ce nouveau programme parfaitement conçu et enchaîné, le style élégant, le jeu franc et d'une finesse expressive souvent jubilatoire font la réussite de la réalisation : virtuose du cuivre, Fabrice Millischer est assurément un tempérament impétueux, ciselé, qui sait mesurer ses effets pour mieux en distiller la magique séduction. Pour nous point d'orgue de ce triptyque, le poème symphonique du compositeur proche Patrick Burgan. Son Concerto d'une ampleur orchestrale si raffinée, intitulé « **La chute de Lucifer** » (écho involontaire du [récent disque Lucifer dédié à Guillaume Connesson par le chef Spinosi, lui aussi inspiré par le mythe luciférien](#)). La partition a été créée à Lyon par Fabrice Millischer en mars 2010.

Ici, le sujet se confond avec la propre carrière du jeune instrumentiste ; accordé au violoncelle soliste (mouvements I et III), le divin trombone de Millischer exprime cette écriture épique, aux lueurs crépusculaires et éclairs romantiques assumés d'une écriture qui ambitionne jusqu'à



la flamboyante envolée de la narration biblique. Inspiré du Paradis perdu de Milton (lequel avait inspiré Handel dans son magnifique oratorio L'Allgreo, il Penseroso de il Moderato, mais uniquement dans la version sublimissime de Gardiner) :

l'ouvrage est un morceau de choix qui reste très accessible. Le choix double du trombone et du violoncelle évoque la double capacité du virtuose français (à Toulouse, il remporte le 1er prix de l'un et l'autre instrument!) : les 3 épisodes suivent la geste de Lucifer, son statut de dieu céleste bientôt abîmé par sa tentation et sa faiblesse pour la chair et le pouvoir ; Burgan y dépeint les combats structurels du bien contre le mal, des anges rebelles contre les séraphins. Chocs, déflagrations, confrontations... l'étoffe orchestrale cultive les éclairs mais en scintillements ciselés d'où jaillit le plus souvent le gemme rare du trombone soliste. Le cri du trombone, chant désespéré et déjà perdu, exprime l'empoisonnement de l'homme par lui-même, l'échec de ses espérances quand surgit irréprouvable le règne sombre de Satan. Les couleurs du cuivre en majesté, ses accents expressifs inédits (bec de saxophone dans l'embouchure, croassement sourd mais déchirant produit grâce à la sourdine...), l'agilité du soliste, sa facilité technique subliment les effets techniques en traits irrésistibles. Lumière, Révolte (plus de 11 mn), enfin Abîmes (entonné à son début comme une marche post-berliozienne aux crépitements sombres et lugubres... les bassons y sont glaçants) récapitulent en un triptyque saisissant, le destin de l'humanité, sa chute inéluctable, sa propension au chaos et au trouble, et la transposition musicale d'un tel épisode si dramatique emporte l'enthousiasme par la justesse des options et des choix interprétatifs. Le raffinement et la subtile mesure de l'écriture de Patrick Burgan assure une partition irrésistible par l'enchaînement de ses climats à la fois enivrés, hypnotiques, suspendus, hallucinés (soliloque du trombone funambule du second mouvement Révolte). La partition est un chef d'œuvre et une œuvre capitale même qui s'impose ainsi naturellement dans la littérature pour trombone. De la tendresse la plus angélique à la grimace sardonique, le jeu de Fabrice Millischer exalte les facettes ciselées d'un ouvrage épique et narratif absolument abouti dans ses équilibres sonores, sa parure instrumentale, ses épisodes finement caractérisés, entre plongée inquiète, immersion ténébreuse,

lyrisme éperdu mais toujours parfaitement mesuré. Superbe récital. Donc logiquement, CLIC de classiquenews d'octobre 2014.

CD French Trombone Concertos: Tomasi, Burgan, Guillou. Deutsche Radiophilharmonie Saarbrücken Kaiserslautern. Trombone: **Fabrice Millischer**. Ulrich Kern, direction. 1 cd Perc.pro LC 11995 / SWR>>.

Portrait du chef Georg Solti

ARTE. Sir Georg Solti, portrait.

Le 9 novembre 2014 à

00h20. Georg Solti : Ma vie a

été un combat. Documentaire. **Un**

portrait inédit du chef

d'orchestre hongrois dont on

fêtait en 2012, le centenaire de

la naissance (comme ses

contemporains Celibidache, Günter Wand, Igor Markevitch. Georg

Solti grandit à Budapest où il est né en octobre 2012. Il

étudie le piano, la composition et la direction d'orchestre

auprès de Bartók, Dohnányi, Leo Weiner à l'Académie Franz

Liszt qu'il avait intégré dès ses 12 ans. C'est au piano qu'il

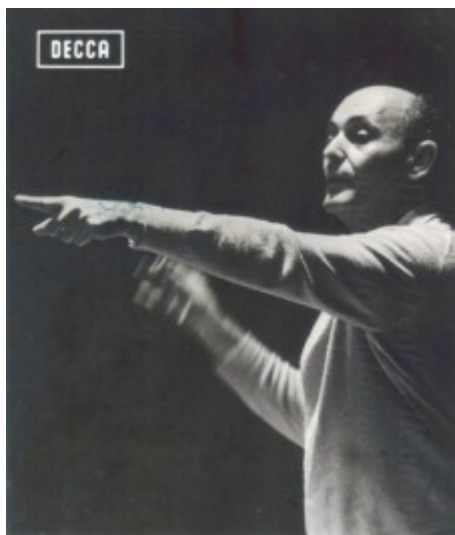
donne son premier concert, mais rapidement, l'opéra de

Budapest l'engage comme chef d'orchestre. Il a le choc et la



révélation de la direction d'orchestre en assistant à un concert de Kleiber père : Erich, tempérament de feu qui sait maîtriser le métronome et faire palpiter en une course organique le flux orchestral (surtout chez Mozart). En 1937, Toscanini fait de lui son assistant au Festival de Salzbourg : précision, vitalité rythmique, énergie sont des qualités apprises alors qui resteront chevillées au corps. En 1939, les pogroms en Hongrie contraignent Georg Solti à s'exiler en Suisse où il n'a toutefois pas le droit d'exercer au pupitre. Il gagne alors sa vie comme pianiste et remporte le Premier prix au Concours international de Genève en 1942.

Solti le magnifique



GEORG SOLTI

Quatre ans plus tard, le gouvernement militaire américain lui demande de diriger une représentation du *Fidelio* de Beethoven à Munich. Le succès est tel qu'on le nomme directeur du Staatsoper de Munich en 1946 à 24 ans : il n'avait jamais ouvert la partition de *Fidelio* mais l'apprend une nuit entière avant de la diriger. La même année, Solti signe son contrat d'exclusivité avec Decca : un jalon important de l'histoire du disque car

le chef réalise tous ses enregistrements décisifs pour le label d'Universal, accomplissant un catalogue impressionnant, aussi passionnant que celui de Karajan chez Deutsche Grammophon. S'ensuivent divers engagements à l'Opéra de Francfort ainsi qu'au Royal Opera House de Covent Garden. Malgré des conditions souvent difficiles – à chaque fois ou

presque qu'il rejoint une nouvelle institution, il doit lutter contre les préjugés –, il fait de la maison dans laquelle il œuvre une référence mondiale. Il poursuivra ensuite sa carrière à Chicago (directeur musical du Symphonique en 1969, qu'il rehausse parmi le top 5 des orchestres américains), Vienne, Berlin, mais aussi Paris et Bayreuth. Dans ces deux dernières villes, le fougueux Solti exaspère ses équipes ou entre en rivalité ouverte avec les metteurs en scène : en ouvrant l'ère Liebermann en 1973 avec Les Noces de Figaro (un opéra fétiche avec *Così fan tutte*), Georg Solti provoque Strehler jusqu'à la première. Sa pétillance, vive, séditeuse, insolente ne convient pas aux parisiens, trop prudes et si conservateurs en matière musicale. A Bayreuth, il dirige le Ring en 1983, mais osant critiquer l'acoustique de la fosse, décide de ne plus y revenir. Le Wagnérien s'impose surtout par le studio.

Côté répertoire, Solti est un chef surtout lyrique : presque 50 opéras enregistrés chez Decca sur les 250 titres au total... impressionnant de vitalité exquise chez Mozart, Richard Strauss, Verdi, inévitable chez Wagner dont il amorce en 1958 le premier Ring en stéréo (avec le Philharmonique de Vienne, achevé en 1964) : cette réalisation fait de lui le vrai grand rival avec Bernstein ou Kubelik, de Karajan (né en 1908). Ses enregistrements de Don Carlo, Otello, Les Noces de Figaro, *Così*, mais aussi L'anneau des Niebelungen sont des références. Comme chef symphonique, Solti se dépasse chez Mahler, Bartok... D'une sagacité facétieuse, le juif hongrois, doué d'une culture impressionnante sait exalter, faire pétiller, rehausser le drame d'une dose inouï de charme et d'électricité.

Découvrir une œuvre : Le Beau Danube Bleu

Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II, 2 novembre 2014. Le Beau Danube bleu composé en 1867 par Johann Strauss II (1825 – 1899) clôt chaque année le concert du Nouvel An à Vienne : apothéose de la grand messe médiatique la plus regardée au monde sur les télés du monde entier. La nostalgie élégantissime du Viennois génial cultive toujours ce parfum irrésistible entre tendresse exquise, enivrement rythmique, raffinement instrumental et bien sûr, séduction mélodique... Retour sur la genèse d'une valse au succès planétaire ainsi que les circonstances qui l'ont rendue célèbre. « *Un message d'espoir, d'amitié et de paix* », c'est ainsi que Johann Strauss venant jouer sa musique à Paris, tout juste baptisée « Ville Lumière », résuma à l'Empereur Napoléon III l'esprit qui animait sa valse Le Beau Danube bleu. Car en génie poétique accompli, Johann Strauss sait exprimer l'irrésistible flux liquide de son sujet, le souffle et la



magie d'une partition très inspirée tout au long de son développement musical.

Au-delà de son succès musical, Le Beau Danube entre de plein pied dans l'Histoire. Après la défaite de l'Autriche à Könitzgratz en 1866 face à la puissance montante de la nouvelle Allemagne d'Otto Von Bismarck, le Beau Danube Bleu contribue à la consolation des Viennois avant d'accompagner les premiers pas diplomatiques entre la France de Napoléon III et l'Autriche de François-Joseph de Habsbourg. Devenu symbole de paix, ce chef d'oeuvre accompagna pourtant le Vieux-Continent dans ses déchirements, de la guerre franco-allemande en 1870 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.



Le film évoque tout autant la vie de son compositeur, Johann Strauss fils, génie musical viennois qui fut au 19ème siècle, avec son père et ses frères (Josef, Eduard), à la tête d'une véritable industrie musicale. La rivalité entre le père Johann Strauss I et son fils Johann Strauss II est l'un des fils conducteurs du film, illustrée notamment grâce à des extraits du « Chant du Danube », premier film parlant réalisé par Alfred Hitchcock en 1934.

Johann Strauss fut le seul à faire de ses valse des oeuvres musicales symphoniques sur lesquelles les viennois, très friands de bals, ne cessèrent de danser, de s'abandonner, de s'enivrer par leur propre proclamation culturelle : la valse de Strauss étant pour Vienne, ce que serait l'accordéon pour Paris : une image peut-être caricaturale mais juste. Polkas, valse, marches... font de Strauss aujourd'hui, par le raffinement de l'orchestration et le génie de mélodies ce « roi de la valse » qui rendait jaloux jusqu'à Offenbach. Son

opéra La Chauve souris, « Die Fledermaus » reste un pilier du répertoire : critique sociale et aussi comédie déjantée d'une force de séduction inégalée. De facto, en cultivant ses dons pour les danse, Johann Strauss II participa involontairement à l'une des premières révolutions sexuelles en Europe grâce au contact prolongé des corps qu'impose sa chorégraphie destinée au couple.

Intervenants

Franz-Welser-Möst, Chef d'orchestre, directeur musical de
l'opéra de Vienne et de Cleveland,
Christophe Wagner-Treikwitz, historien, musicologue et
spécialiste de la valse
Christine Mondon, historienne, spécialiste de Vienne.
Patrick Souillot Chef d'orchestre & directeur musical de
l'orchestre symphonique universitaire de Grenoble.

Arte. Le Beau Danube Bleu de Johann Strauss II,  dimanche 2 novembre 2014. Documentaire. Découvrir une œuvre : le beau Danube bleu (An der schönen blauen Donau), op. 314. Réalisation : Pierre-Henri Salfati /Production : La Compagnie des Phares et Balises , ARTE France.

Paris, Palais Garnier :

exposition Rameau et la scène

Paris, Palais Garnier : exposition Rameau et la scène, 16 décembre 2014 – 8 mars 2015. La Bibliothèque nationale de France célèbre le 250^{ème} anniversaire de la mort de Jean-Philippe Rameau (1683-1764), théoricien de l'harmonie, génial compositeur pour le clavecin, l'église, l'opéra. L'exposition présentée à la Bibliothèque-musée de l'Opéra dans l'enceinte du Palais Garnier à Paris, met en lumière l'œuvre lyrique de Rameau, rendant ainsi hommage à celui qui fut, pendant trente ans, de 1733 (création de son premier opéra scandaleux : Hippolyte et Aricie) jusqu'à 1764 (Les Boréades dont il dirige les répétitions avant de mourir), l'une des personnalités musicales et intellectuelles les plus célébrées en France au siècle des Lumières, soit sous le règne de Louis XV. [VOIR notre reportage vidéo dédié à l'exposition Rameau et la scène au Palais Garnier à Paris](#)



Après quarante ans comme maître organiste en province, **Jean-Philippe Rameau (1683 -1764)** part à la conquête de Paris où il s'impose, tant par sa réflexion théorique que par son génie musical qu'il consacre désormais à l'opéra à partir d'Hippolyte. De 1733 à son décès, en 1764, il compose une vingtaine d'œuvres scéniques destinées à la Cour de Versailles (ses œuvres sont alors créées au théâtre du Manège) comme à l'Académie royale de musique, communément appelée Opéra. Il explore tous les genres (la tragédie lyrique, l'opéra-ballet, l'acte de ballet, la pastorale héroïque, et même réinvente la comédie lyrique avec l'un de ses chefs d'œuvre : *Platée* de 1745...), orchestre ses œuvres avec hardiesse et acquiert une renommée jamais démentie. Grâce aux traces laissées par les représentations, de la création d'Hippolyte et Aricie en 1733 à la dernière reprise de cet opéra au Palais Garnier en 2012, l'exposition confronte, côté coulisses et côté scène, la fabrication d'un spectacle au XVIIIe siècle et les redécouvertes, depuis le début du XXe siècle, des chefs-d'œuvre que Rameau destine à la scène.

De l'écriture à la représentation. L'exposition présente les manuscrits autographes, les épreuves corrigées, les sources imprimées ou gravées conservés à la BnF, permettant de revenir sur la genèse et la diffusion des œuvres du compositeur comme sur sa collaboration avec ses différents librettistes (Pellegrin, Voltaire, surtout le génial Cahusac...). De rares maquettes de décors détenues par le Centre des monuments nationaux et des dessins de décors et de costumes sélectionnés parmi les collections iconographiques de la Bibliothèque-musée de l'Opéra laissent imaginer le faste des mises en scène de l'Opéra et des théâtres de cour. Car le spectaculaire, le merveilleux comme le fantastique infernal sont des composantes ordinaires de l'opéra français sous Louis XV.

Les interprètes, vedettes du chant (le ténor légendaire Jélyotte, créateur entre autres du rôle délirant travesti de

Platée, Marie Fel...) ou de la danse (La Camargo. ..) sont présentés au travers de portraits soigneusement peints ou rapidement croqués. Enfin, des vues de spectacles et quelques pièces d'archives comme les billets ou affiches permettent d'évoquer un public qui s'habitue peu à peu à la modernité d'écriture du compositeur.



Du « Purgatoire » à la lumière. L'exposition s'attache également à montrer comment Rameau est sorti du purgatoire dans lequel on l'avait remis depuis le début du XIXe siècle, grâce à la publication complète de son œuvre par les éditions Durand, sous la direction du compositeur Camille Saint-Saëns, grâce aussi, à partir des années 1970, à la « vague baroque » qui a donné un nouveau souffle à l'étude et à l'interprétation de la musique ancienne. En cherchant à

jouer sur instruments anciens quitte à refondre une pratique adaptée totalement nouvelle, les réformateurs du classique, convaincus par l'esthétique baroque ont renouvelé l'engouement pour l'opéra des XVII^e et XVIII^e siècles dont le théâtre de Rameau : le plus exigeant, le plus saisissant. Ce sont les chefs-d'œuvre repris à l'Opéra de Paris aux XX^e et XXI^e siècles qui structurent cette évocation : Hippolyte et Aricie (productions de 1908, 1985, 1996 et 2012), Castor et Pollux (1918), Les Indes galantes (1952), Platée (1977 et 1999), Dardanus (1980) et Les Boréades (2003). Partitions, livrets, dessins, maquettes, tableaux, costumes, photographies montrent à quel point ces différentes reprises reflètent des choix esthétiques et des convictions riches et variées. Les documents sélectionnés exposés témoignent aussi des moyens de plus en plus perfectionnés utilisés par la mise en scène, soit dans la lignée de la reconstitution historique soit dans celle

de l'innovation la plus audacieuse, mais qui tous servent et magnifient la musique de Rameau. (Illustration ci-dessus **couverture du catalogue de l'exposition « Rameau et la scène »**, Par Mathias Auclair et Elizabeth Giuliani, 216 pages, 143 illustrations, 39 euros. Éditions de la BnF).

Exposition : Rameau et la scène
16 décembre 2014 – 8 mars 2015

Bibliothèque-musée de l'Opéra, Palais Garnier place de
l'Opéra, Paris 9e

Tous les jours 10h > 17h. Sauf le 1er janvier 2015. Entrée :
10 euros , Tarif réduit : 6 euros (avec la visite du théâtre)

Commissariat : Mathias Auclair, conservateur en chef à la
Bibliothèque- musée de l'Opéra, BnF ; Elizabeth Giuliani,
conservateur général, directeur du département de la Musique,
BnF.

Publication du catalogue : « Rameau et la scène ». Par
Mathias Auclair et Elizabeth Giuliani, 216 pages, 143
illustrations, 39 euros. Éditions de la BnF.

L'exposition répare un vide criant voire impardonnable : aucun opéra de Rameau ni opéra ballet ni tragédie lyrique à l'affiche de Garnier ou de Bastille pour l'année des 250 ans de l'immense Jean-Philippe Rameau. Un comble quand même...

CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca)

CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca). Bête de scène (il l'a confirmé encore par ce chant irradié, félin, sauvage, idéalement dionisiaque, dans la dernière production [d'Ariane Auf Naxos – de surcroît dans sa version originelle de 1912, présentée en 2012 au festival de Salzbourg](#) : un inoubliable événement s'il n'était la direction certes



fluide mais désincarnée et peu subtil de Daniel Harding). Mais ce charisme tendu, viril, érotique qui passe dans le fil d'une voix animale demeure le plus grand apport sur la scène musicale et lyrique au carrefour des deux siècles. Decca réédite en un coffret incontournable la quintessence d'un chant investi, affiné, subtil, celui d'un immense interprète fin et intense, au timbre cuivré toujours époustouflant. Vérisme, wagnérisme, chambrisme aussi en diseur schubertien (de première classe pour les lieder récemment, mais aussi déjà audacieux pour l'une de ses premières apparitions sur scène dans Alfonso und Estrella, l'opéra oublié de Schubert et que l'Opéra de Zurich remontait avec justesse...). Sa franchise scénique, son autorité vocale, son éloquence nuancée qui en font un superbe Lohengrin, [un étonnant Parsifal](#), embrasé, spirituel, fraternel et éloquemment là encore compatissant chez Wagner, et aussi évidemment, un étonnant Florestan pour le Fidelio de Beethoven.



A Zurich, comme Bartoli, Jonas Kaufmann, en artisan, a pu colorer, et ciseler un chant filigrané jamais couvert par le chef : la fosse complice permet ici au chanteur d'articuler plutôt que de projeter comme un porte voix : le caractère et l'intention plutôt que le volume à tout prix. La largeur et la richesse harmonique naturelle dans le registre médian feront de lui certainement comme Placido Domingo, après de nouveaux accomplissement en heldentenor, le grand baryton de demain. Mais pour l'heure sachez savourer ce talent délectable qui se dédie pour le moment aux grands rôles romantiques et véristes, de Verdi à Wagner et passant le temps d'un programme intitulé « verismo arias », par Zandonai, Cilea (Adriana Lecouvreur qu'il a chanté sur scène avec « La Georghiu »), Leoncavallo, surtout Arrigo Boito (superbe Mefistofele) et en particulier Giordano dans un non moins excellent et si ardent Andrea Chénier.

4 récitals Jonas Kaufmann : JK, le ténor divin

En 2014, Jonas Kaufmann, né munichois en 1969, a la quarantaine radieuse : son palmarès est remarquablement réalisé, dont l'intelligence des choix nous touche totalement. Pour se reposer de tant de prises de rôles en particulier verdiens (il nous annonce un prochain Otello étonnant, crépusculaire et furieusement shakespearien, déjà amorcé dans son album Sony classical intitulé sobrement mais intensément « Verdi Album »), le grand Jonas qui sait prendre le recul et le temps nécessaires, approfondit l'univers allusif, évocateur, murmuré du lied Schubertien avec le pianiste Helmut Deutsch (plusieurs albums sont également parus chez Sony classical).

Aujourd'hui passé de Decca / Universal à Sony classical, le divin ténor joue les oeillades plus légères sur le ton du

crooner berlinois des années 1920 : détente, allègement dramatique, cure de dédramatisation lyrique vers la comédie légère non moins investie... on lui pardonne si c'est pour mieux revenir aux incarnations scéniques déjà attendues. Le disque vient de sortir à l'automne 2014 sous le titre : [Du bist die Welt für mich](#) (Tu es le monde pour moi / You mean the entire world to me) d'après Richard Tauber : une déclaration amoureuse personnelle ?



Pour revivre le grand frisson, voici donc en un coffret de 4 cd (avec pochettes d'origines et un livret notice réécrit commun aux quatre), l'incomparable, l'inégalable « JK » : **Romantic arias (cd1, 2007)** souligne combien son soleil à lui est noir, d'une incandescente finesse, comme a contrario, celui de Pavarotti était lumineux et étincelant... Chez Massenet : voici Werther et DesGrieux en force et en grâce, le suicidaire et fauve José (Carmen), et Faust chez Berlioz (invocation à la nature de La Damnation) ; puis en **2008 (cd2)**, un programme germanique (Mozart, Schubert, Beethoven, Wagner) en des hauteurs orfèvres grâce aussi à la direction scintillante transparente de Claudio Abbado et du Mahler chambre orchestra, entre autre pour son Siegmund de La Walkyrie réellement anthologique) ; **virage en 2010 en italien avec « Verismo arias » (cd3)**, qui révèle et souligne l'intensité de l'acteur ; enfin **(cd4)**, figurant en couverture de son récital Wagner, tel un bad boy, inspiré par un sombre et romantique dessein, JK éblouit tout autant par un programme d'une cohérence absolue enchaînant des rôles taillés pour son métal humain, âpre, passionné et toujours magnifiquement, supérieurement articulé : le Schwert monolog de La Walkyrie, Siegfried, Rienzi, Tannhäuser, Lohengrin et au sommet d'une musicalité tendre et enivrée, les 5 Wesendonck lieder, dont le dernier Traume plonge dans les langueurs du poison émotionnel conçu par Wagner au delà de nos

attentes. ne serait ce que par ces 4 disques là, le génie vocal du plus grand ténor actuel nous est révélé. Coffret lyrique indispensable.

CD, coffret. Jonas Kaufmann : So great arias (4 cd Decca)

DVD. Strauss : Ariadne auf Naxos, 1912 (Kaufmann, Harding, 2012)



DVD. Strauss : Ariadne auf Naxos, 1912 (Kaufmann, Harding, 2012). Salzburg 2012. Sous la direction articulée très fluide et résolument chambriste de **Daniel Harding**, la réalisation du metteur en scène, **Sven-Eric Bechtolf**, déploie d'indiscutables arguments, au service de la version originale d'Ariadne (1912) qui diffère de celle plus tardive et plus familièrement choisie de 1916 : perceptible entre autres pour les connaisseurs, dans les interventions insolentes et brutales du commanditaire perruqué pendant le lamento d'Ariadne (qu'il juge ennuyeux et lisse), mais aussi dans les époustouflantes variations dévolues à l'air de Zerbinette, vocalises impressionnantes et interminables qui se terminent en orgasme vocal délirant, des plus élégants, et enchanteurs.

Ariadne, somptueuse version de 1912



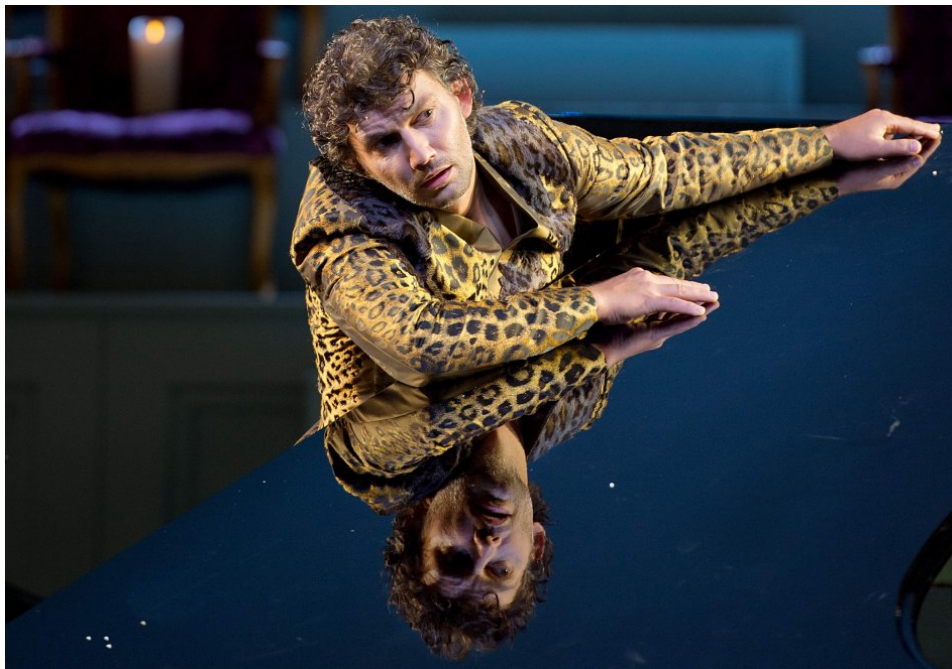
Toute la verve des deux auteurs (Strauss et son librettiste Hofmannstahl, rappelons le, fondateurs du festival autrichien en 1922) est là : entre comique bouffon (première partie savoureuse entre théâtre et scène chantée) et déclamation tragique (l'opéra proprement dit dans la seconde partie), deux mondes qui cependant, malgré leur antinomie, faisaient contraste, réalisent un théâtre jubilatoire, et même ici d'une irrésistible cohérence. Hofmannsthal est d'ailleurs présent sur scène accompagnant les chanteurs acteurs comme s'il s'agissait en présence du commanditaire, d'une répétition générale.

Saluons la tenue excellente des comédiens italiens, quatre chanteurs impeccables ; de même, la Zerbinette parfois vociférante et imprécise dans sa colorature infinie, mais présente et puissante d'**Elena**



Mosuc dont l'habit entre la fraise tagada et le pouf Second Empire restera mémorable ; l'Ariane d'**Emily Magge**, dont les basses absentes, et la ligne lisse, empêchent une pleine incarnation troublante et réellement déchirante de l'amoureuse abandonnée par Thésée, sur son rocher de Naxos. L'attente se fait sentir quand paraît finalement l'époustouflant Bacchus de **Jonas Kaufmann** : le libérateur, le salvateur, prototype du héros providentiel, celui dont le chant dionysiaque et exalté, félin, animal, assure la résurrection d'Ariadne tragique qui s'était vouée à la mort. Leur rencontre est un instant magique, inscrit au cœur de la mythique hofmannsthaliennne. Les spectateurs s'accordent à la langueur pâmée de la princesse : ils se laissent totalement hypnotiser par le chant ardent et voluptueux, tendu, viril, osons le dire... érotique,

du ténor germanique. L'impact est total. Et la réussite de son apparition, suprême. C'est en définitive par un subtil jeu de mise en abîme tout au long du spectacle, une référence allusive à la relation trouble d'Hoffmannsthal et de la jeune veuve Ottonie von Degenfeld, liaison ou attraction que révèle la correspondance de l'intéressé.



L'engagement de tous les interprètes (les 3 nymphes accompagnant et contrepointant Adriadne sont d'une rare éclat vocal comme scénique), la version retenue ici (donc celle des origines soit 1912), les couleurs somptueuses du Wiener Philharmoniker, le plateau vocal globalement passionnant,



révèlent dans la scénographie très efficace de Sven-Eric Bechtolf, le raffinement de cette comédie douce amère qui renoue avec le *Così fan tutte* de Mozart, entre verve délirante, délicieuse ivresse, profondeur poétique. Une remarquable production salzbourgeoise heureusement transférée en DVD.

DVD. Strauss / Hofmannsthal : Ariadne auf Naxos, 1912. Emily Magge, Elena Mosuc, Jonas Kaufmann... Wiener Philharmoniker. Daniel Harding, direction. 2 dvd Sony classical. Enregistré au festival de Salzbourg à l'été 2012.

Livres. André Tubeuf : Hommages (Actes Sud)

Livres. André Tubeuf : Hommages (Actes Sud).

Au fil du temps à travers son activité de chroniqueur, l'auteur selon les événements de l'actualité, – hélas souvent des décès –, a écrit sur les dernières décennies, plusieurs portraits hommages d'artistes, souvent des interprètes de premier plan. On regrette que l'éditeur n'est pas pris soin de préciser pour chaque texte, le contexte de parution, en particulier la date de publication : les références du texte en auraient gagné plus de clarté. Néanmoins voici une collection de portraits hommages où chefs, chanteurs – surtout les divas du XXème siècle, quelques pianistes et instrumentistes défilent au fil des pages. Les citations nombreuses des disques – souvent des gravures légendaires qui ont marqué les esprits des mélomanes, éclairent pour chacun, ce en quoi il a marqué



les esprits curieux, l'oreille du narrateur qui écrit en témoin souvent émerveillé par le mystère d'une voix, la carrière d'un chef, le jeu d'un instrumentiste... De sorte qu'après la lecture attentive de chaque évocation, le lecteur peut se constituer une mémoire sonore de base, décisive pour sa propre culture de mélomane et de discophile. Sans trop céder à la nostalgie systématique du « bon vieux temps », il s'agit quand même pour la plupart, d'artistes ayant fait carrière au cours du XX^e : des gloires qui ont marqué légitimement les scènes lyriques des théâtres et l'histoire du disque(et souvent trop peu de talents contemporains : Jonas Kaufmann rééquilibre la tendance...). Ainsi en couverture, trois chanteuses incarnant l'âge d'or du chant mozartien – diseuses, musiciennes et actrices en complicité, dans l'immédiat après-guerre : Irmgard Seefried, Elisabeth Schwarzkopf et Sena Jurinac dans les Noces de Figaro (Nozze di Figaro) de Mozart au festival de Sazlbourg 1948.

Voix et baguettes légendaires...

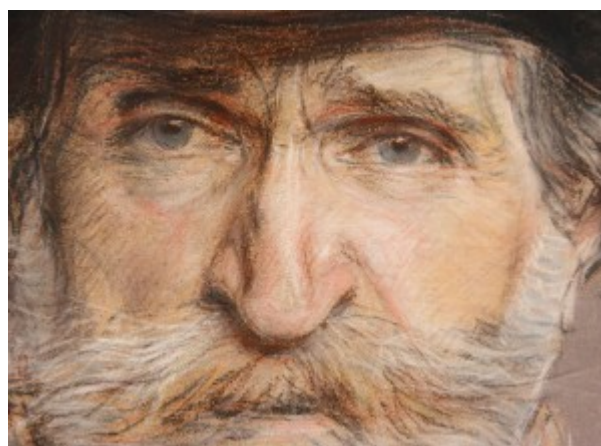
Pour chaque portrait de divas, un regard affûté sur ses qualités vocales, sa présence scénique, le secret d'une interprète saisissante, et donc les jalons de sa carrière lyrique au disque comme sur la scène : voyez plutôt le niveau des intéressées : Victoria de los Angeles, Anna Caterina Antonacci, Hildegard Behrens, Maria Cebotari, Anita Cerquetti, Ileana Cotrubas, Lisa della Casa, Kathleen Ferrier, Edita Gruberova, Hilde Güden, Lorraine Hunt... et combien d'autres, plus loin dans la liste alphabétique : Joan Sutherland, Renata Tebaldi, Julia Varady ... jusqu'à Rachel Yakar. Une absente de poids : Callas ... ou sa doublure Gencer. Mais ce dictionnaire qui range les articles par ordre alphabétique ne prétend pas à l'exhaustivité, plutôt à la pertinence et à l'émotion, et comme nous l'avons dit au témoignage... dont l'écriture et la plume entendent conserver ce frémissement et ce trouble vécu (heureux témoin) par celui qui en évoque le souvenir encore ému.

Côté pianistes : Leif Öve Andnes, Daniel Barenboim, Emil Gilels, Lili Kraus, Arthur Rubinstein, Rudolf Serkin... complètent le tableau, sans omettre les chefs et les grands chanteurs : André Cluytens, Victor de Sabata, Eugen Jochum, évidemment Karajan, mais aussi Erich et Carlos Kleiber (père et fils heureusement réunis), Pierre Monteux et Riccardo Muti, ou encore Jordi Savall, Wolfgang Sawallish ou Georg Solti et Bruno Walter. Les voix masculines honorées sont non moins légendaires : Walter Berry, Franco Corelli, Alfred Deller, Dietrich Fischer Dieskau, Hans Hotter, Jonas Kaufmann, Max Lorenz, Luciano Pavarotti, Michel Sénéchal... ou encore Cesare Siepi, Richard Tauber, José Van Dam, sans omettre Gösta Windbergh ni Fritz Wunderlich... L'affiche est somptueuse, constellée de stars inoubliables. Les informations et commentaires ici collectés n'en ont que plus de prix.

André Tubeuf : Hommages (Actes Sud). Parution : octobre, 2014. 528 pages. ISBN 978-2-330-03728-4. Prix indicatif : 25, 00€

I due Foscari depuis le Royal Opera House, Londres

Cinéma. Verdi : I due Foscari, le 27 octobre 2014, 20h en direct du Royal Opera House de Londres. *Les deux Foscari* de **Verdi**, inspiré de Lord [Byron](#), est diffusé en direct au cinéma depuis le Royal Opera House. En vedette le ténor céléberrime devenu baryton **Plácido Domingo** chante le rôle principal : Francesco Foscari. A ses côtés, le



ténor **Francesco Meli** interprète son fils Jacopo. Le drame sombre, étouffant pose les bases du théâtre intensément dramatique de Verdi. L'œuvre n'était plus jouée au Royal Opera House depuis 1995. Antonio Pappano en assure la direction musicale.

Informations et réservation sur <http://www.rohaucinema.com/> ou aux caisses information des salles de cinéma partenaires.



ROYAL
OPERA
HOUSE

La famille Foscari dans la Venise décadente et cynique. Jacopo Foscari, le fils du Doge de Venise, est accusé de meurtre et de trahison. Malgré les supplications de sa femme et de son père, il est condamné à l'exil perpétuel, en particulier à cause d'un ennemi, le sénateur Loredano. L'opéra de Verdi, adapté de la pièce de Lord Byron du même nom, met en lumière l'impuissance d'un père face à la cruauté du monde. L'amour et la détermination de son père et de sa femme Lucrezia ne sauveront pas Jacopo qui meure au moment même où une confession vient l'innocenter... la fatalité et les destins sacrifiés ont toujours inspiré Verdi. Opéra noir et sombre, mais dramatiquement très intense, I Due Foscari reste méconnu du grand public or il concentre déjà le meilleur de Verdi. L'écriture y est concise, efficace, serrée, comme précipitée. L'opéra au Royal Opera de Londres marque les débuts du metteur en scène Thaddeus Strassberger. La richesse de la mise en scène culmine à l'acte III avec la scène flamboyante du carnaval. Acteur hors pair, ayant un souci constant du verbe et du bien chanter, Placido Domingo impose un jeu économe où tout passe par le chant.

[En lire + sur le site du Royal Opera House, voir la liste des cinémas partenaires qui diffuse I Due Foscari](#)



Trop rare sur les scènes lyriques, l'opéra de Verdi **I due Foscari** qui annonce Simon Boccanegra, traite de la solitude et de l'impuissance des puissants. A Venise, le Doge Francesco Foscari éprouve la barbarie de l'exercice politique, tiraillé entre

l'intérêt de sa famille et le bien public comme la nécessité d'Etat.

Créé au Teatro Argentina de Rome en 1844, *I Due Foscari* éclaire l'inspiration de Verdi fortement marqué par Byron dont il adapte pour la scène lyrique *The two Foscari* : sombre texte théâtral où le doge de Venise, le vieux Francesco Foscari doit exiler son propre fils Jacopo, malgré son amour paternel et les suppliques de sa belle-fille, Lucrezia. Très caractérisée, épique et aussi, surtout, intime, la partition verdienne se distingue par sa justesse émotionnelle dans le portrait du Doge Foscari, immersion au cœur d'une âme humaine, tiraillée et par là, bouleversante.



Les déchirements intérieurs du Doge Foscari à Venise, annonce bientôt la sombre mélancolie solitaire irradiée du Doge de Gênes, Simon Boccanegra, où Verdi développe cette même couleur générale magnifiquement sombre et prenante. Le sens de l'épure, l'économie

psychologique ont desservi la juste appréciation de l'oeuvre : ce regard direct sur le tréfonds de l'âme humaine, loin des retentissements et déflagrations collectives parfois assourdissantes voire encombrées (*Don Carlos, La Forza del destino, Il Trovatore, sans omettre le défilé de victoire d'Aida... véritable peplum égyptien*) sont justement les points

forts de l'écriture verdienne. Un nouvel aspect que l'auditeur redécouvre et apprécie aujourd'hui. La scène finale en particulier qui explore l'esprit agité et sombre du Doge Foscari reste le tableau le plus impressionnant: un monologue comparable à la force noire de Boris Godounov de Moussorsgki et dans laquelle brilla le diamant profond de l'immense baryton verdien Piero Capuccilli... Comme Titien portraitiste affûté du *Doge Francesco Venier* dans un tableau déjà impressionniste (où le politique paraît affaibli, hagard, défait, en rien aussi conquérant que le Doge Loredan auparavant peint par Bellini), Verdi brosse une figure saisissante par sa souffrance humaine: un politique, otage du Conseil des Dix, instance haineuse, policière, inhumaine : après avoir pris la vie de son fils Jacopo, le Conseil des Dix lui demande de se démettre de sa charge... ultime sacrifice duquel le Vénérable ne se relève pas.

Verdi : I Due Foscari au Royal Opera House de Londres

Diffusé en direct au cinéma depuis le Royal Opera House le
lundi 27 octobre à 20h15.

Rediffusé en novembre en différé dans les salles de cinéma
partenaires

Chef d'orchestre : **Antonio Pappano**
Francesco Foscari : **Plácido Domingo**
Jacopo Foscari : **Francesco Meli**
Lucrezia Contarini : **Maria Agresta**
Jacopo Loredano : **Maurizio Muraro**
Barbarigo : **Samuel Sakker**
Pisana : **Rachel Kelly**
Chœurs du Royal Opera
Orchestre du Royal Opera House

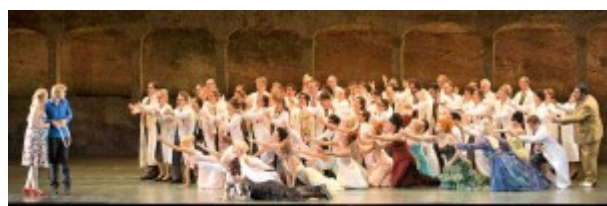
Mise en scène de **Thaddeus Strassberger**
Décors : **Kevin Knight**
Costumes : **Mattie Ullrich**
Éclairage : **Bruno Poet**

DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012)

DVD. Mozart : La flûte enchantée (Harnoncourt, Salzbourg 2012). Confirmation : Nikolaus Harnoncourt est un immense mozartien. Il n'a cessé de le montrer à ... Salzbourg. Cette Flûte en donne une nouvelle preuve tant par sa profondeur, son humanité, sa joie théâtrale aussi car il s'agit d'un opéra populaire dans la meilleure acceptation du terme : accessible, enchanteur, où le charme et l'innocence font mouche. Le Tamino de Bernard Richter convainc dans une production qui rejoint les meilleures réalisations salzbourgeoises : pari réussi donc pour l'ouverture du festival 2012. Simultanément à la sortie de ce dvd miraculeux, Sony classical édite aussi une manière de testament musical et mozartien : les 3 dernières Symphonies conçues comme un « oratorio instrumental ». Lire notre critique des 3 dernières symphonies de Mozart par Nikolaus Harnoncourt, CLIC de classiquenews.



Divin Harnoncourt



D'avantage que la réalisation scénique, c'est essentiellement l'interprétation musicale qui force l'admiration. Nikolaus Harnoncourt renouvelle le scintillement instrumental, souligne des combinaisons, des

accents, rend compte d'une richesse d'écriture inouï que le chef régénère avec un appétit de premier venu, d'autant que la maestro pétillant et profond peut compter sur la complicité superlative des instrumentistes de son orchestre sur instruments anciens : le Concentus Musicus de Vienne, fondé en 1953-, modèle des ensembles baroques : le sens des phrasés, la précisions des attaques comme des ornements, le timbre, la couleur, le format original du son... tout œuvre à un nouveau spectre musical, plus caractérisé, plus nuancé ; certes moins puissant mais d'une teinte rare qui produit de nouvelles sonorités. Alexander Pereira a réussi à obtenir le retour du grand Nikolaus à Salzbourg car leur relation de travail remonte à Zurich quand le directeur du Festival était directeur de l'Opéra. Réinvestie par de tels orfèvres (et même des vétérans de la pratique « historiquement informée », réactualisant les coups d'archet entre autres-, Alice Harnoncourt, épouse de Nikolaus est comme lui ... octogénaire-, la partition éblouit de nouveaux feux, frappant dans l'interaction entre musique et situations, par l'intelligence de l'écriture mozartienne. Harnoncourt s'entend à merveille à exprimer la part si humaine d'un Mozart touché par la grâce, ému aussi, surtout face au destin autant tragique que comique de ses personnages (Pamina, Papageno ne vont-ils pas tenté de sa donner la mort par dépit existentiel ?)...

Et le plateau vocal ? Bon Sarastro de Georg Zeppenfeld ; donc le Tamino (ardent, de plus en plus lumineux) de Bernard Richter, la Pamina de Julia Kleiter hélas tendue dans les aigus. Le Papageno de Markus Werba apporte une contribution sans défaillance, un peu raide (la Papagena est immédiatement mieux chantante, plus naturelle et exaltée), et la Reine de la nuit de Mandy Friedrich très engagée délivre un portrait éruptif d'une mère honteusement manipulatrice.

Su
r
le
s
pl
an
ch
es
,
Je
ns
-
Da
ni
el
He
r-



zog accumule des idées sans beaucoup de cohérence ni d'esthétisme : son approche théâtrale relève de l'atelier expérimental, un bazar illustré qui combine par fragments des séquences et des visuels plutôt éclectiques. Se fondant sur la volonté de Mozart de développer un opéra populaire, le scénographe garde un œil réducteur sur le fil de l'histoire, schématisant à l'extrême une histoire plus complexe entre le bien et le mal sur la manipulation au nom d'un idéal, où les vieilles haines générationnelles – Sarastro et sa secte (ici satanique) et la Reine de la nuit-, s'affrontent, sacrifiant leurs enfants dans un labyrinthe désenchanté, sans issue. La musique comme le sens du conte maçonnique expriment une toute autre réalité que cette lecture prosaïque et linéaire aux costumes laids (palmes de l'horreur pour les blouses et les uniformes en cosmonautes des prêtres de la fratrie de Sarastro ; passons par ailleurs, l'option des 3 garçons vieilliss artificiellement, – ne sont-ils pas de vrais sages, guides utiles dans l'initiation de Tamino). Tout cela manque et d'humour léger et d'onirisme enchanteur. S'il n'était la musique divinement dirigée, le spectacle d'ouverture de

Salzbourg 2012 manquerait singulièrement de poésie visuelle, d'enchantement. Après tout ne s'agit-il pas de la Flûte d'enchantée ?

Nouvelle production de la Flûte enchantée de Mozart dans une mise en scène de Jens-Daniel Herzog et sous la direction de Nikolaus Harnoncourt, festival de Salzbourg 2012.

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Die Zauberflöte, opéra en deux actes KV 620 (1791). Livret d'Emanuel Schikaneder d'après Lulu ou la Flûte enchantée d'August Jacob Liebeskind

Konzertvereinigung Wiener Staatsopernchor

Concentus Musicus Wien

Nikolaus Harnoncourt, direction

Jens-Daniel Herzog, mise en scène

décors & costumes : Mathis Neidhardt

éclairages : Stefan Bolliger

préparation des chœurs : Ernst Raffelsberger

Avec Georg Zeppenfeld (Sarastro), Bernard Richter (Tamino), Mandy Fredrich (Königin der Nacht), Julia Kleiter (Pamina), Sandra Trattnigg (Erste Dame), Anja Schlosser (Zweite Dame), Wiebke Lehmkuhl (Dritte Dame), Tölzer Knaben (Drei Knaben), Markus Werba (Papageno), Elisabeth Schwarz (Papagena), Rudolf Schasching (Manostatos), Martin Gantner (Sprecher), Lucian Krasznec (Erster Geharnischter / Erster Priester), Andreas Hörl (Zweiter Geharnischter). 2 dvd Sony classical. Parution : octobre 2014.